

guère le contrarier à cause de sa frêle santé.

Ne craignez-vous pas de compromettre son avenir, en vous rendant si aisément à ses fantaisies ?

— Croyez-vous, Monsieur, qu'en le contrariant maintenant, il serait plus heureux dans la suite ?

— Il importe de lui faire contracter l'habitude de la soumission. Plus tard, il lui en coûtera moins de respecter votre autorité, de respecter aussi les autorités qui s'imposeront à lui pendant toute sa vie.

— Vous avez peut-être bien raison, Monsieur ; aussi je vous promets de servir le frein dès qu'il sera plus fort et plus raisonnable.

— Le plus tôt sera le meilleur ; plus vous attendrez, plus la tâche sera difficile, et peut-être impossible.

Pauvre mère ! pensai-je en me retirant, tu crois qu'il sera temps de diriger le ruisseau devenu torrent, de rendre docile un lion qui a grandi dans l'indépendance. Étrange aberration des parents ! Ils voudraient avoir des enfants parfaits, et ils favorisent le développement de tous leurs mauvais instincts. On se plaint de la perversité des jeunes gens ; ils sont indociles, arrogants, libertins ; ils gaspillent leurs plus belles années, souvent ils se ruinent la santé au milieu de honteux excès ; on a ce triste spectacle sous les yeux, on en gémit, et on le perpétue par une barbare tendresse envers les enfants !

Voulant se venger de Dion, Denis-le-Jeune s'empara de son fils et le fit élever dans les délices de la bonne chère et de la volupté. Plus tard, Dion rentra vainqueur dans Syracuse ; il mit tout en œuvre afin d'amener l'adolescent à des mœurs régulières, mais vains efforts : préférant la mort à la vertu, le malheureux jeune homme termina par le suicide une existence que lui rendaient insupportable les exigences paternelles.

Je comprends Denis s'acharnant à ruiner son ennemi dans sa postérité. Les procédés de la haine souvent brutaux et sanglants, revêtent ici une forme savante, qui saisit d'horreur sans étonner l'esprit ; c'est la haine étudiée, persévérante, satanique. Ce qui est plus difficile

à expliquer, c'est l'amour aveugle d'un père, d'une mère, usant des procédés les plus inhumains envers leurs propres enfants. On ne comprend plus cette parole sacrée : " Qui aime bien, châtie bien."

Autrefois on voyait dans la créature humaine l'image de la divinité, une âme immortelle rachetée du sang d'un Dieu ; cette haute idée de l'enfant était comme le piédestal de son éducation. Semblables à des jardiniers habiles, les parents savaient employer à propos le fer et le feu. La raison et le patriotisme prêtaient leur concours à la foi, et de cette triple action résultait une humanité noble, héroïque, vrai peuple de géants auprès desquels, même les illustrations de notre âge ne sont que des pygmées.

De Bonald disait des peuples : " Il faut tout faire pour leurs vertus, assez pour leurs besoins, peu pour leurs plaisirs." Au lieu d'appliquer cette méthode à l'égard des enfants, on fait tout le contraire.

(A suivre.)

METHODOLOGIE

Nous pensons que les devoirs donnés aux enfants de la première catégorie dans nos deux numéros précédents, suffisent pour initier les instituteurs à la méthode que nous suivons nous-même, et dont nous pouvons garantir l'efficacité.

On conçoit qu'il est inutile de continuer ce travail, qui deviendrait ennuyeux et pour nos lecteurs et pour nous-même, s'il était prolongé au-delà des justes limites. Chacun, en suivant la même marche peut, au moyen du dictionnaire, préparer lui-même ses leçons et ajouter beaucoup d'autres détails que les circonstances lui suggéreront, et qu'on ne saurait indiquer dans un article de journal.

Nous supposerons donc nos élèves arrivés à la fin du PREMIER LIVRE DES ENFANTS S'ils ont assisté régulièrement à l'école et profité de toutes les leçons ; si la méthode a été rigoureusement appliqué, non seulement ils peuvent, par la décomposition, déchiffrer tous les mots que renferme ce livre, mais encore en